

Le Réverbère

GALERIE LE RÉVERBÈRE

CATHERINE DÉRIOZ
JACQUES DAMEZ
38, RUE BURDEAU
69001 LYON
+33 (0)4 72 00 06 72
+33 (0)6 08 55 91 78
contact@galeriereverbere.com
galeriereverbere.com

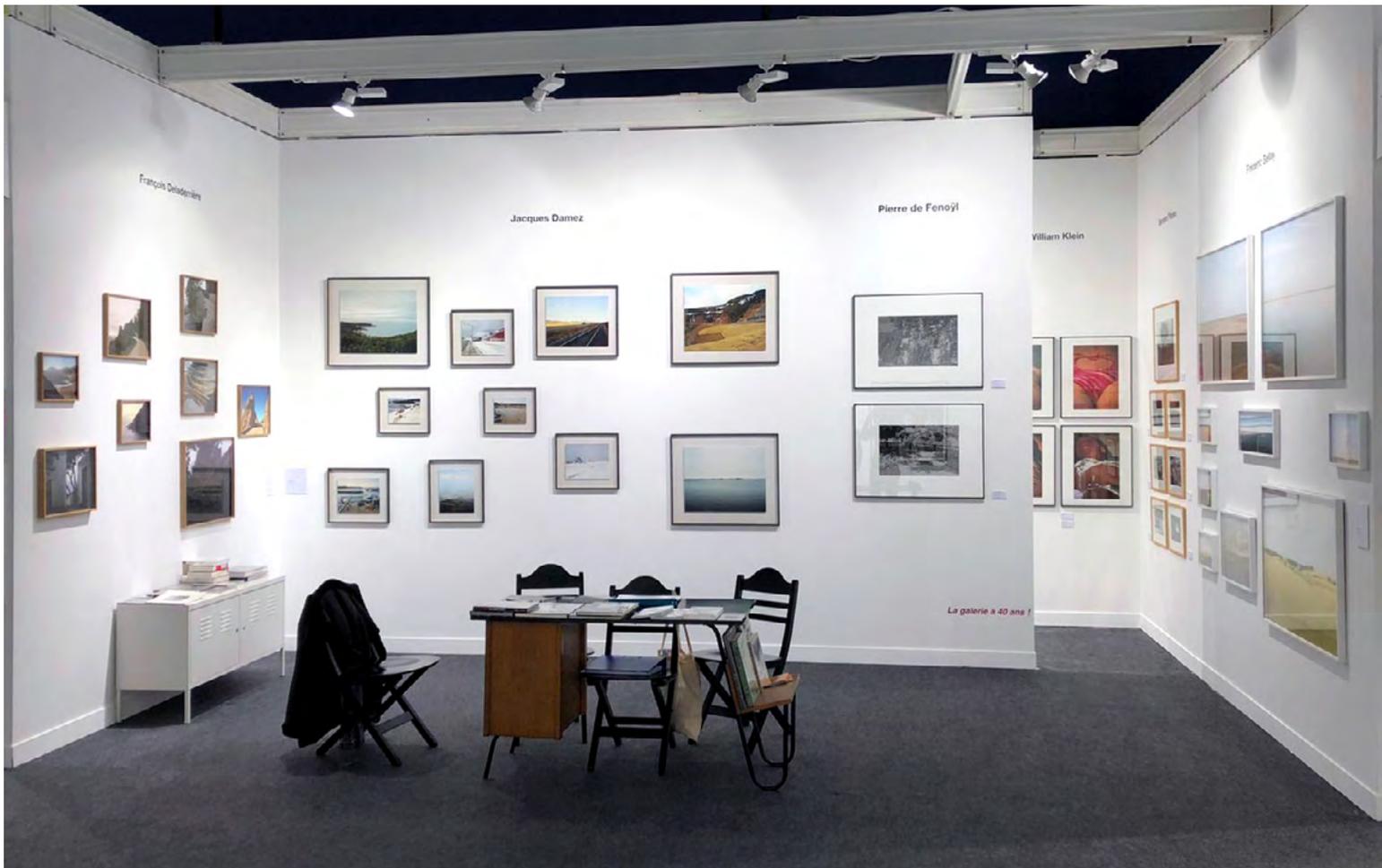
Paris Photo 2021

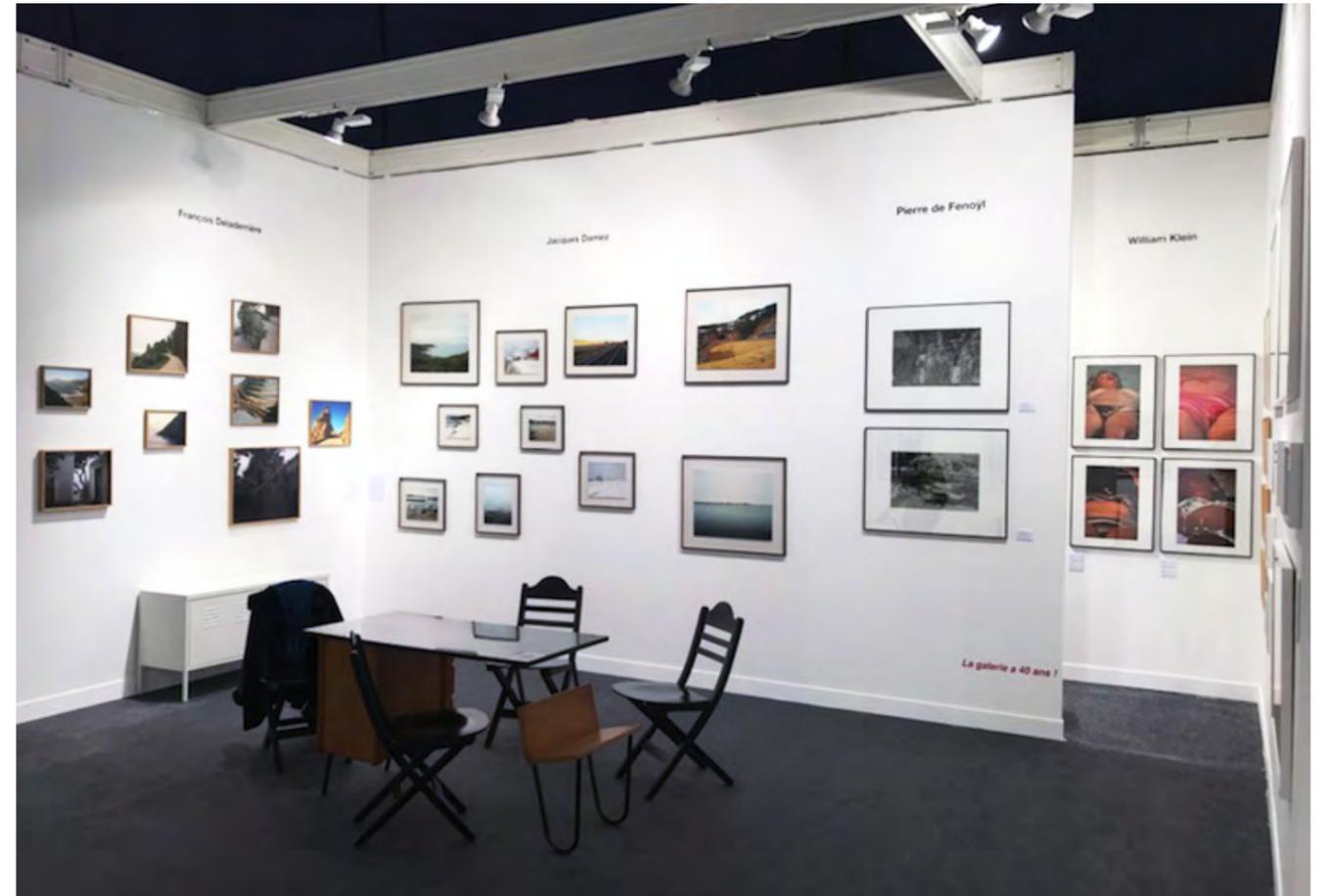
PARIS
PHOTO

Artistes exposés

Frédéric Bellay
Arièle Bonzon
Pierre Canaguier
Thomas Chable
Beatrix von Conta

Jaques Damez
François Deladerrière
Pierre de Fenoÿl
William Klein - Vintages
Bernard Plossu
Denis Roche- Vintages





Nous célébrons à Lyon nos 40 ans de galerie avec l'exposition ***La galerie a 40 ans ! La parole aux assistant.e.s*** puis en 2022 une exposition inédite ***KLEIN + L'ATELIER***.

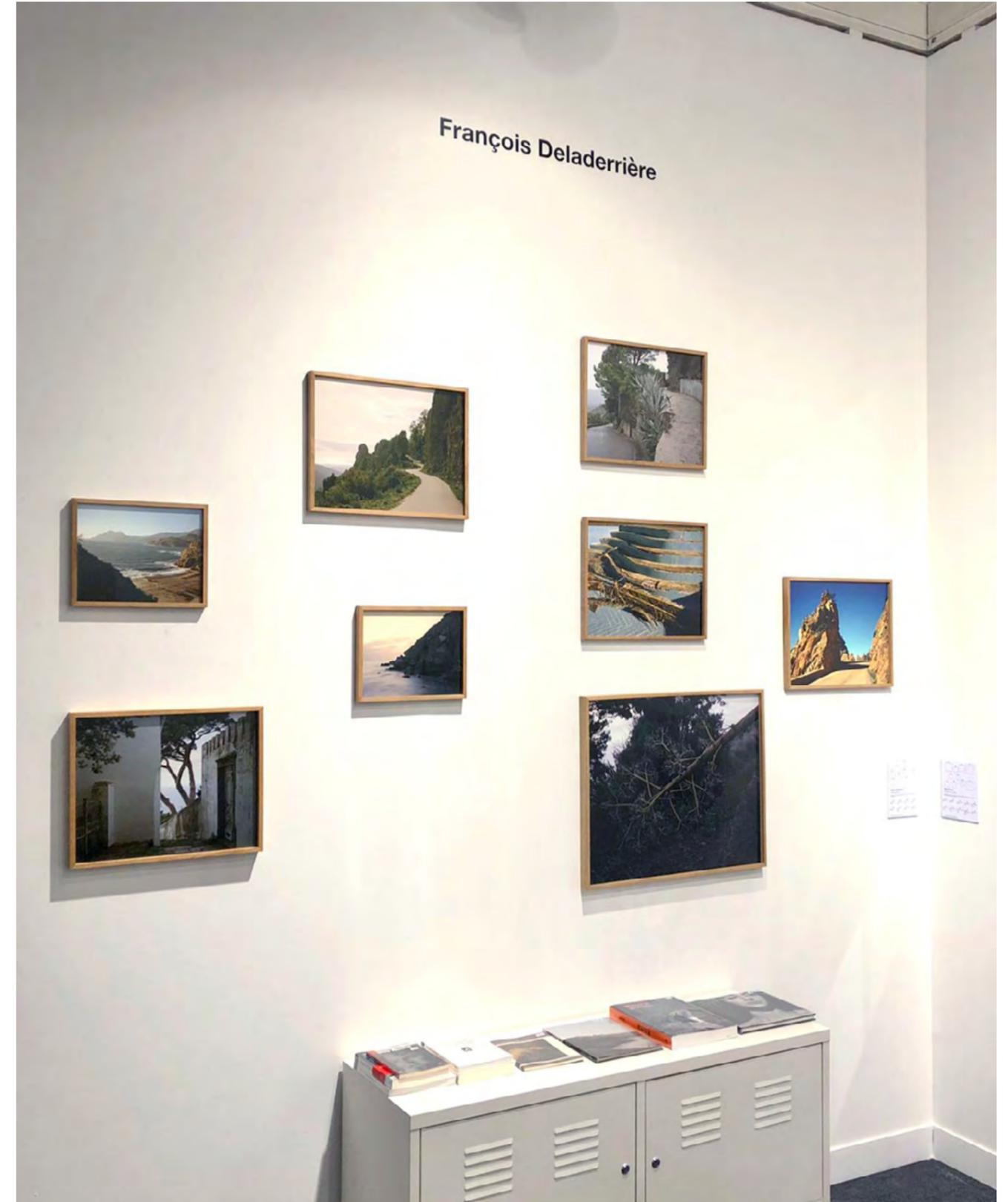
Pour Paris Photo nous mettons à l'honneur les 4 photographes choisis par la Bnf pour son exposition ***Noir et Blanc - Une esthétique de la photographie*** reportée en 2023 : Pierre de Fenöyl, William Klein, Bernard Plossu, Denis Roche. Nous avons imaginé un accrochage revisitant les expositions ***Par-delà le paysage*** et ***C'est quoi l'été pour vous ?*** Toutes les photographies évoquent l'été, sa lumière, l'envie de liberté, de vacances, de paysages pour offrir aux visiteurs du plaisir, de l'exotisme, du rêve, de l'ironie mais aussi des temps de pause et de contemplation.

Un stand c'est une alchimie particulière, un concentré d'émotions et de réflexions !

François Deladerrière



Vue d'accrochage lors de l'exposition *Par-delà le paysage* à la galerie (14 septembre au 28 décembre 2019)



François Deladerrière

Série *Des bouts du monde*

Impression pigmentaire réalisée par l'atelier SHL, Arles. Contrecollée sur Dibond.

Numérotée sur 10.

PARIS
PHOTO



Piana, Corse, 2019
30 x 40 cm

Des bouts du monde

« Si le bout du monde est un lieu, alors il est précisément celui du demi-tour. Il faut, là, ou plutôt à cet instant, être raisonnable, s'en retourner sur ses propres pas.

Le bout du monde est un instant, occasionné par le heurt à un vide ou à une paroi. Le sol se dérobe ou se redresse exagérément. Au bout du monde, l'arrêt du corps est brutal, mais l'inertie du mouvement offre à la pensée, en exagérant la conformation des lieux, en l'épousant, un élan d'envol face au vide. L'inertie donne la force de pénétrer, gravir ou contourner l'obstacle qui se dresse. Surplombement ou franchissement mental de la paroi, le bout du monde invite à outrepasser les limites par l'intelligence et la rêverie.

Le bout du monde excite, incite à l'exploration, à une compréhension étendue. Au bout du monde, comme dans quelques peintures très connues de Caspar David Friedrich, la silhouette du promeneur se découpe sur le vide et ainsi magnifie le paysage. La masse du personnage sombre paraît sous-exposée à la lumière et met en tension extrême la trouée claire du paysage qui donne, au contraire, l'impression d'être surexposée. Ce contraste renforce l'aspect de vide en arrière-plan et presque de vertige car, quand la couleur se dérobe, s'évanouit, on est au bord de la perte de l'équilibre.

Au bout du monde, le vide prend un sens pictural de mise en tension entre deux mondes, entre deux lumières, deux palettes de couleurs, deux familles de matières, deux répertoires de formes. Ce qui appartient au tangible qui se trouve à nos pieds se mesure à ce qui est intangible à l'horizon. C'est un vide énergétique comme celui que l'on imagine entre les particules. Si le bout du monde est bien l'instant du vide, c'est aussi celui de l'infini.

L'aspiration, l'attraction du vide ou de l'infini sont si puissantes qu'elles nous clouent au sol. En fait nous ne pouvons pas suivre le vide ou l'infini, mais leurs forces se manifestent quand la silhouette se détache : l'air, l'eau, la pierre ou les plantes se précipitent pour la soutenir ou l'engloutir. Le danger n'est pas écarté au bout du monde, loin de là... Ainsi l'instant du bout du monde est suspendu. Entre faire un pas de plus et périr ou bien s'en retourner dans la facilité et le connu, le bout du monde est une minute en équilibre précaire. Pour braver, percer, dépasser le bout du monde il faudrait, sur-le-champ, se jeter à l'eau, contre la roche ou dans l'obscurité des forêts.

Au bout du monde, il faut donc rebrousser chemin, se résoudre à suivre pendant le retour ses propres traces dans un déjà-vu, un déjà vécu fastidieux, il faut retrouver le passé au sens propre : "Nous sommes déjà passés ici à l'aller."

Atteindre le bout du monde conduit à l'ennui de refaire, de recommencer pour rentrer... Marcher dans ses propres traces ne donne pas beaucoup de latitude. Mais le retour forcé oblige également à pénétrer l'envers du monde. Car nous allons bien de l'avant à l'endroit du bout du monde. La perception du bout du monde transforme les lieux traversés à l'aller en un arrière, un arrière-pays. Cette vue arrière est une rétrospective qui peut se révéler une pure découverte, une vision complète, complètement nouvelle de ce qui est advenu. Ce ne sont pas les petits coups d'oeil par-dessus l'épaule en prévision de retrouver son chemin qui ont pu gêner ou épuiser la fraîcheur du retour, la pénétration après coup. Une rétrospective est aussi l'occasion d'une meilleure compréhension. On peut chercher à atteindre le bout du monde pour saisir le monde au retour, ou en retour, puisque, au bout du monde, le monde nous a saisis.

"C'était inoubliable ! renversant ! grandiose ! majestueux ! olympien ! superbe ! sublime !" Des hauts lieux. Nous sommes allés au bout du monde et nous sommes revenus, mais, du spectacle, nous n'en sommes peut-être pas revenus. Une partie de nous-mêmes reste là-haut ou là-bas.

Toutes ces parties de nous et des autres se réunissent et consacrent le lieu de manière assez tangible. Les bouts du monde sont la plupart du temps des hauts lieux. Les bouts du monde facilitent un accès physique et empathique à la roche, à la montagne, au relief, à la forêt, à la vague, à la glace, aux fleuves, aux rivières... Ils permettent une approche enthousiaste de la nature et du paysage. Dès que nous mettons notre propre corps à l'excursion jusqu'au bout du monde, le voilà prêt d'atteindre le début ou la fin de lui-même dans la participation de ce lieu. C'est le lieu et le moment du retour sur soi. On y croise l'ermite, l'anachorète, l'ascète, le solitaire, l'égaré... On peut se croiser soi-même. Sommes-nous capables de penser que ces bouts du monde, qui exigent souvent la solitude, puissent admettre une fréquentation collective ? [...]

Extrait du texte de Jean-Luc Brisson pour « Les Carnets du Paysage » n°16, printemps/été 2008

François Deladerrière

Série *Des bouts du monde*

Impression pigmentaire réalisée par l'atelier SHL, Arles. Contrecollée sur Dibond.
Numérotée sur 10.



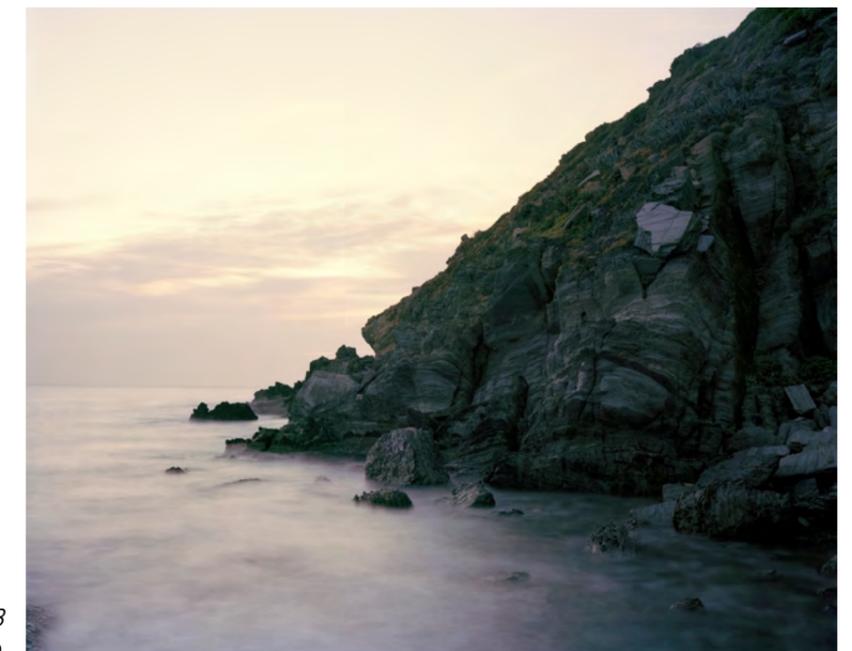
Piana, Corse, 2019
20 x 30 cm



Corse du sud, 2019
30 x 40 cm



Cap Corse, 2018
30 x 40 cm



Cap Corse, 2018
20 x 30 cm

François Deladerrière

Série *Des bouts du monde*

Impression pigmentaire réalisée par l'atelier SHL, Arles. Contrecollée sur Dibond.

Numérotée sur 10.



Cap Corse, 2018
30 x 40 cm



Cap Corse, 2018
50 x 60 cm



Corse du sud, 2019
30 x 40 cm



Jacques Damez





Vue d'accrochage lors de l'exposition *Globe-trotteurs* à la galerie (7 février au 30 avril 2020)

Photonymie en Gaspésie

Photonymie en Gaspésie est le pointillé des rebords d'un monde, l'aller et retour des saisons réunies par la toponymie des lieux. Les noms attribués aux sites ne sont jamais arbitraires, ils sont profondément ancrés dans l'histoire qui, avec le temps, s'est effacée en ne laissant que la magie, le fantôme – comme sont nommées dans les bibliothèques les fiches qui signalent les livres empruntés, terme également employé dans l'édition lorsque l'impression d'une image transparait au verso de la feuille – imaginaire donc de l'apparition/disparition. Ici, c'est l'apparition des sens oubliés qui crée une poésie obscure, la décalcomanie d'une histoire à découvrir. Celle de cette péninsule, dernier sursaut de la chaîne des Appalaches, qui vient plonger dans le golfe, sorte d'invitation à partir dans un pays de légende où la terre finit, comme le signifie « gespeg », mot emprunté au vocabulaire des Amérindiens Micmacs d'où vient le nom de la Gaspésie.

La photographie me permet de voyager dans le magnétisme des paysages, là où flotte le vide qui espace les pointillés. Ce vide, je tente de lui donner forme. Pour moi, la photographie est un « attrapeur de rêves » comme ceux que les Amérindiens suspendent, face au soleil levant, pour capturer et filtrer les bons rêves. Chaque déclenchement est l'espoir de saisir la beauté du coup de foudre en présence, sachant que la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit !

J'ai construit mon « attrapeur de rêves » avec ma surface sensible physique, métaphore de l'objet amérindien qui permet de conserver les belles images et brûle les mauvaises. En effet l'anneau

en baguette de saule, sur lequel est tendu un filet lâche en forme de toile d'araignée comportant un orifice au centre, analogie avec l'obturateur de l'objectif, a pour fonction de retenir (dans le filet) les mauvais rêves et de laisser passer les bons (par l'orifice du centre).

Dans mes déplacements, mes itinéraires, mes errances, entre les sites à la poésie obscure et inouïe – Kamouraska, Rimouski, Ruisseau-à-Rebours, Pointe-à-la-Frégate, Cap-au-Os, Coin-du-Banc, Cap-d'Espoir, Paspébiac, Gesgapegiag, Causapscal – j'ai orienté mon objectif selon ma perception des blancs d'oubli du temps, organisés par la toponymie. J'ai convoqué les présences occultes avec mes rites d'approche : l'utilisation d'un appareil moyen format carré et rectangulaire, d'un 24 x 36, de la couleur et du noir et blanc, de l'utilisation exclusive de la pellicule argentique.

Puis j'ai confronté mes sensations du temps et de la durée dans un aller et retour entre photographie et vidéographie. En posant des cadres fixes avec ma caméra, pour enregistrer ce qui bouge, plutôt ce qui vibre dans la fixité du cadre et, d'un coup, en opérant un long zoom soit avant, soit arrière, j'ai cherché à capter l'invisible, ce qui échappe à l'arrêt instantané de la photographie. La confrontation des deux tournages, pareillement cadrés, été comme hiver, me permet dans un coulissement des saisons de faire apparaître la fracture temporelle.

Pour les photographies, même les plus instinctives, je m'adosse à l'orthogonalité, à l'architecture du cadre mais je lutte sans arrêt contre la bonne image, celle composée et imposée par la règle. Il me faut atteindre le vide de l'écart, là où je rejoins mes tropes : la suspension entre les points des pointillées pour échapper à la formulation et espérer toucher à la forme.

Dans mes vidéos, je me fie à l'ouvert du monde, pour trouver une forme passante, telle la bande passante du son. Je peux laisser entrer le hasard offert par la durée en vidéo, celui-là même qui est exclu par la prise du temps photographique. Dans la plongée qu'offre le zoom, nous sommes physiquement projetés dans l'inconnu, dans la surprise, selon un rythme imposé qui nous dépose au cœur d'une autre image, tout en nous interdisant d'oublier celle dont elle émane. Ce mouvement visuel, ce va-et-vient du cadre et du temps organise le palimpseste de ma perception.

Photonymie en Gaspésie prolonge ma recherche et mon questionnement sur l'intimité entre image fixe et image mouvement. Ce dialogue me fascine. La conversation entre ces deux outils (appareil photo, caméra) s'inscrit dans les formes du temps que chacun convoque, elle me permet de devenir un veilleur du vide, de chercher l'instant où le trou noir, le point d'effacement de la lumière dans une énergie explosive, fabrique des images.

Jacques Damez, 2016

Jacques Damez

Série *Photonymie en Gaspésie*

Impression pigmentaire sur papier Bamboo, réalisée par Guillaume Geneste, La Chambre Noire, Paris.

Numérotée sur 10 tous formats confondus



Cap-à-l'Ours, 2015
60 x 71 cm



Matane, 2015
37 x 43 cm

Jacques Damez

Série *Photonymie en Gaspésie*

Impression pigmentaire sur papier Bamboo, réalisée par Guillaume Geneste, La Chambre Noire, Paris.
Numérotée sur 10 tous formats confondus



Saint-Simon, 2015
47 x 56 cm



Coin-du-Banc, 2015
60 x 71 cm

Jacques Damez

Série *Photonymie en Gaspésie*

Impression pigmentaire sur papier Bamboo, réalisée par Guillaume Geneste, La Chambre Noire, Paris.
Numérotée sur 10 tous formats confondus



Rivière-Madeleine,
2015
31 x 36 cm



Saint-Jean-Port-Joli,
2015
31 x 36 cm



Rivière-au-Renard, 2015
37 x 43 cm



Saint-Jean-Port-Joli, 2015
43 x 37 cm

Jacques DamezSérie *Photonymie en Gaspésie*Impression pigmentaire sur papier Bamboo, réalisée par Guillaume Geneste, La Chambre Noire, Paris.
Numérotée sur 10 tous formats confondus

Route 132, Ruisseau-à-Rebours, 2015
31 x 36 cm



Pabos Mills, 2015
60 x 71 cm

Pierre de Fenoÿl



Vue d'accrochage lors de l'exposition *C'est quoi l'été pour vous ?* à la galerie (initialement prévue en mai, ouverte du 19 septembre au 29 octobre et prolongée jusqu'au 13 mars 2021).

De même que l'écrivain est responsable de son écriture, les photographes sont responsables de ce qu'ils montrent ; c'est pourquoi j'ai choisi depuis longtemps le paysage. Prendre une photographie à la sauvette, prendre en flagrant délit, n'est plus possible aujourd'hui. Ce n'est pas un vol, la photographie, c'est un don. On ne prend pas, on reçoit. Je ne suis pas un artiste au sens plasticien du terme. Être photographe, c'est matérialiser une intuition poétique de la réalité. C'est recevoir, apporter, un au-delà que l'on ne soupçonne que par la poésie.

Pierre de Fenoÿl, *Chronophotographies*



Pierre de Fenoÿl

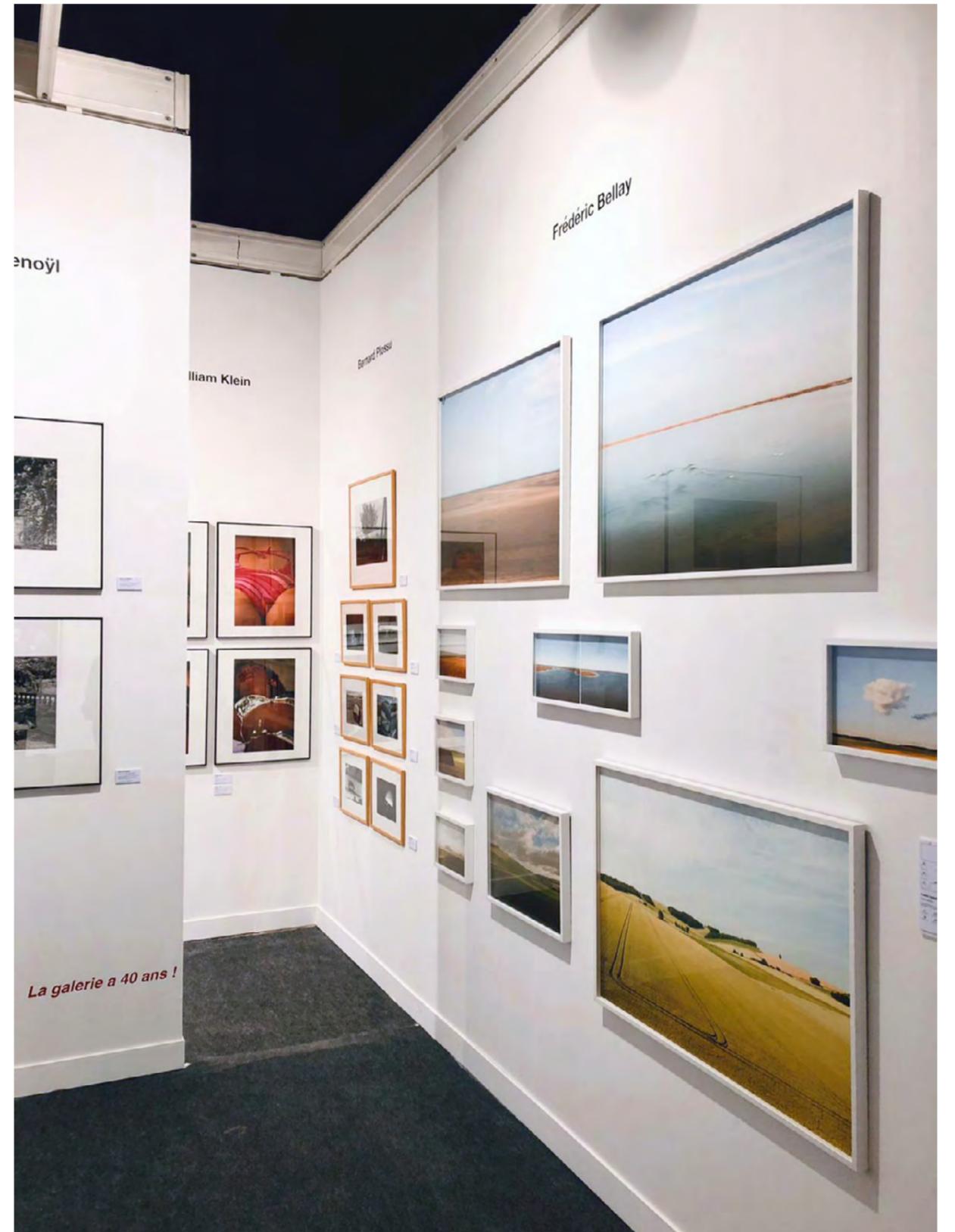
Tirage argentique traditionnel réalisé par Guillaume Geneste
La Chambre noire, Paris, sous le contrôle de Véronique et Aliette de Fenoÿl.
Numéroté sur 15



Tarn, France, 1987
50 x 60 cm



L'isle-sur-Tarn, Tarn, France, 1987
50 x 60 cm



Frédéric Bellay



Vue d'accrochage lors de l'exposition *Par-delà le paysage* à la galerie (14 sept. au 28 déc. 2019)

« Le chemin de fer est la véritable lanterne magique de la nature. »
Paul de Kock (cité par Clément Chéroux dans « Vue du train - Vision et mobilité au XIXe siècle »).

À peine le temps.

Assis et immobile, je regarde par la fenêtre et le paysage défile. J'ai beau savoir que c'est moi qui me déplace, je persiste pourtant à ressentir l'inverse de ce que je vis.

Entre deux villes, le train me fait traverser l'espace en un temps contradictoire. Des paysages surgissent et aussi vite disparaissent. Je ne peux pas les regarder, c'est-à-dire en profiter, en tirer le plaisir qu'ils semblent promettre. Combien de promenades possibles apparaissent ainsi successivement, dont aucune n'est réalisée. Impossible même de savoir avec une précision suffisante où se trouve tel ou tel endroit, si je n'utilise pas les coordonnées GPS d'un quelconque matériel. N'ayant, par ailleurs, plus de voiture pour me permettre d'y revenir, il ne me reste qu'à rêver de ces lieux qui m'échappent. J'ai fortement l'impression d'être du mauvais côté de la vitre, indépendamment des motifs qui me font voyager.

Le paradoxe est que ce que j'entrevois n'est pourtant « saisissable » que de ce point de vue « unique ». Il y a toujours la photographie. Fixer ces apparitions restait possible. Il m'a fallu néanmoins mettre au point le dispositif adéquat, qui me permette de produire des images donnant l'illusion qu'à chaque fois je pouvais franchir l'infranchissable. Il s'agissait de combler une frustration. Je voulais saisir ce que la vitesse transformait déjà en images en raison de la brutalité de leur apparition et de leur disparition.

Sur ces parcours que j'ai souvent réalisés depuis trente ans, l'habitude m'a permis d'anticiper un peu sur ce qui se prépare à surgir et à disparaître, aussitôt englouti par la vitesse du déplacement. Je sais à peu près à quel moment un vallon va apparaître avec sa rivière qui y serpente, un village entouré de sa vigne, une étendue de champs étalés jusqu'à l'horizon, un fleuve et sa rive opposée... Mais cela en soi n'était pas suffisant. Il fallait, dans ces conditions, pour traduire ce que je cherchais, quelque chose de plus qui vienne rehausser l'entrevu, « le sublimer », mais également « El no sé qué » de Benito Feijoo. Ce « je-ne-sais-quoi » est d'abord le fait d'un cadre qui vient l'organiser, d'une lumière qui le révèle, des couleurs, des contrastes et des ombres qui en sont la poésie.

À chaque fois, à chaque voyage selon l'heure, la météo, la saison, ou la propreté de la vitre, le paysage attendu diffère; les arbres ont poussé, les blés ont mûri, le niveau du fleuve ou de l'étang n'est plus le même, le brouillard s'en mêle... La lumière, aussi, redistribue chaque chose et la « magie », le « je-ne-sais-quoi » opère à nouveau, même si de cette pêche je ne ramène pas souvent ce que j'ai pensé attraper.

Alors est-ce là ce qui reste du paysage à nous citadins, ces artefacts qui toujours m'émeuvent ? Pas si sûr si j'en crois ce que j'observe dans le wagon où la plupart des autres voyageurs ont le regard tourné vers d'autres fenêtres. Quels paysages traversent-ils ?

Avec acharnement je persiste et m'efforce, à ma manière, de maintenir vivant ce lien d'appartenance qui m'unit, qui nous unit au monde. Je mets ces paysages en images pour les « montrer » dans leur palpitation, pour « dire » qu'il m'est impossible de ne pas sentir la dette considérable que j'ai envers eux, parce que le faisant, je me sens vivre plus fortement.

Frédéric Bellay, avril 2019



77 x 103 cm



77 x 115 cm

Frédéric Bellay
Série *À peine le temps*

Impression pigmentaire sur papier Baryta Canson. Numérotée sur 15 tous formats confondus



21 x 31 cm



24 x 31 cm



24 x 31 cm



24 x 60 cm



38 x 55 cm

Frédéric Bellay

Série *À peine le temps*

Impression pigmentaire sur papier Baryta Canson. Numérotée sur 15 tous formats confondus



77 x 103 cm



24 x 35 cm

Bernard Plossu



Quand on pense à « sur la route », on pense plutôt à ce qu'on voit devant soi
Et voilà le futur, quoi !
Mais derrière aussi il se passe quelque chose !!!
et même des fois sur le coté !

Bernard Plossu

Bernard Plossu

Tirage argentique traditionnel réalisé par Guillaume Geneste La Chambre noire, Paris
Format 40 x 50 cm. Numéroté sur 30



Las Cruces, New Mexico, 1980



Californie, 1977
Tirage Fresson, 24 x 30 cm
Numéroté sur 30



New Mexico, 1974
Tirage argentique traditionnel réalisé par Françoise Nuñez, 24 x 30 cm



New Mexico, Road 66, 1978
Tirage argentique traditionnel réalisé par Françoise Nuñez, 24 x 30 cm



Californie, 1977
Tirage Fresson, 24 x 30 cm



Southwest, 1973
Tirage argentique traditionnel réalisé par Françoise Nuñez, 24 x 30 cm



New Mexico, 1979
Tirage argentique traditionnel réalisé par Françoise Nuñez, 24 x 30 cm

Le Monde

A Paris Photo, les images passent dans une autre dimension

Par Claire Guillot

Publié hier à 07h00, mis à jour hier à 09h51

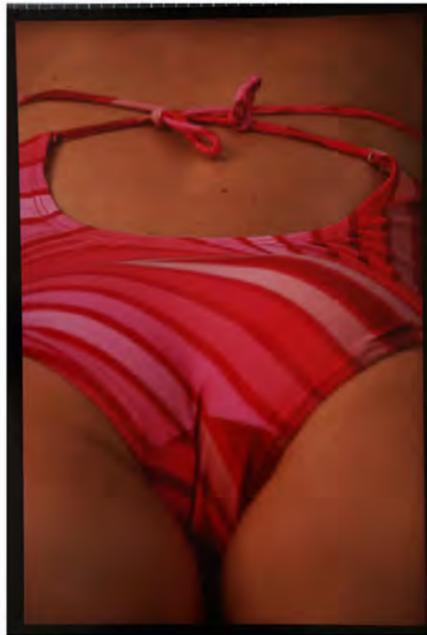
Réservé à nos abonnés Sélections Partage

REPORTAGE | Les affaires reprennent à la foire, annulée en 2020, qui se tient au Grand Palais éphémère, jusqu'au 14 novembre.

QR codes à flasher sous les œuvres et passe sanitaire à montrer à l'entrée : voici le monde d'après, à Paris Photo. Pour le reste, les affaires semblent bel et bien avoir repris, pour les galeristes, au Grand Palais éphémère, après l'annulation de la foire en 2020. Les conservateurs des plus grands musées internationaux ont bien fait le déplacement, et la foire, qui dure jusqu'au 14 novembre, s'accompagne toute la semaine d'une foule de ventes aux enchères, d'expositions ou de signatures.

« Le marché est même meilleur qu'avant la pandémie », assure le galeriste américain Bruce Silverstein, qui présente à la foire une des premières typologies de châteaux d'eau, réalisées par les époux Bernd et Hilla Becher, au prix impressionnant de 225 000 dollars (218 000 euros).

Et, dès mercredi matin, jour d'ouverture, un certain nombre de marchands ont vendu des œuvres. Les raretés sont parties en premier, parfois signées du même artiste. Le Réverbère, galerie lyonnaise, historique du photographe William Klein, s'est séparé de deux de ses Cibachrome à 10 000 euros, pièces uniques très colorées de 1985, intitulées *Gisants* : de simples baigneurs à la plage, métamorphosés en corps échoués par le téléobjectif et le regard acide du photographe.



« Gisants » (1982), de William Klein. Teinté couleur Cibachrome d'époque, 60 cm x 40 cm. William Klein/Galerie LE RÉVERBÈRE

[Lire l'article dans notre revue de presse en ligne \(lien\)](#)

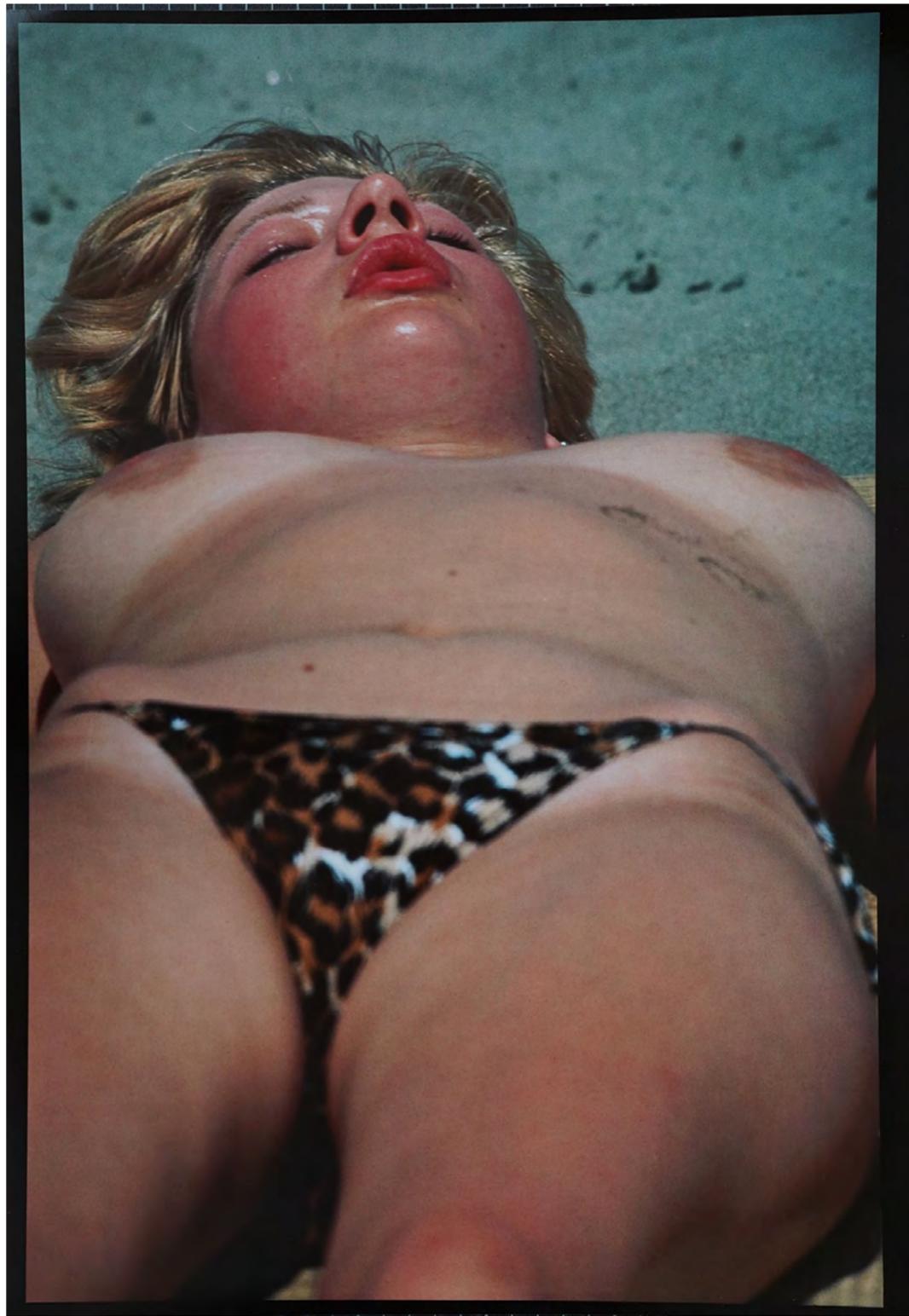


William Klein

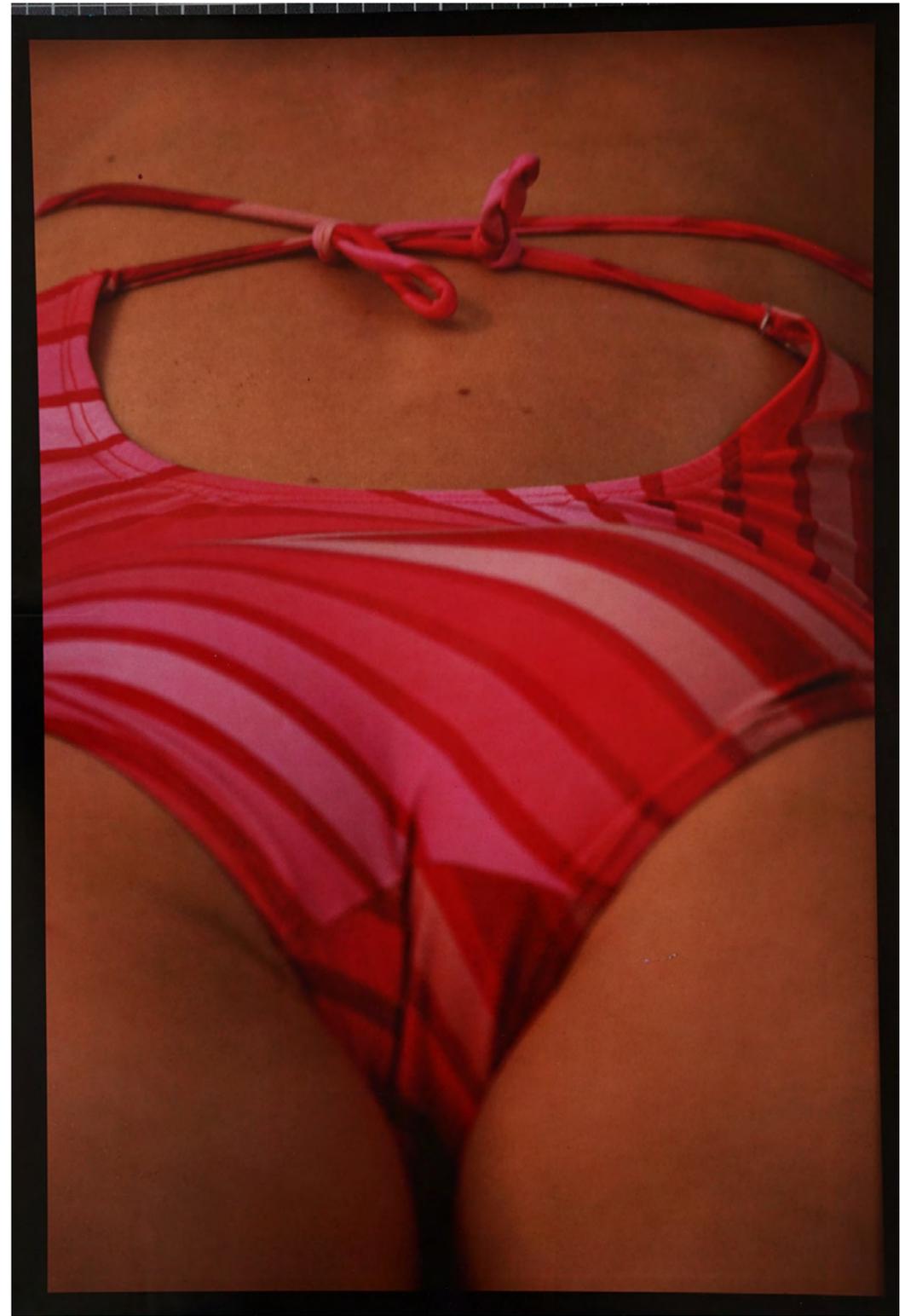
Série *Gisants*

Tirage couleur Cibachrome - circa fin des années 80.

50 x40 cm



Femme + maillot léopard, 1985



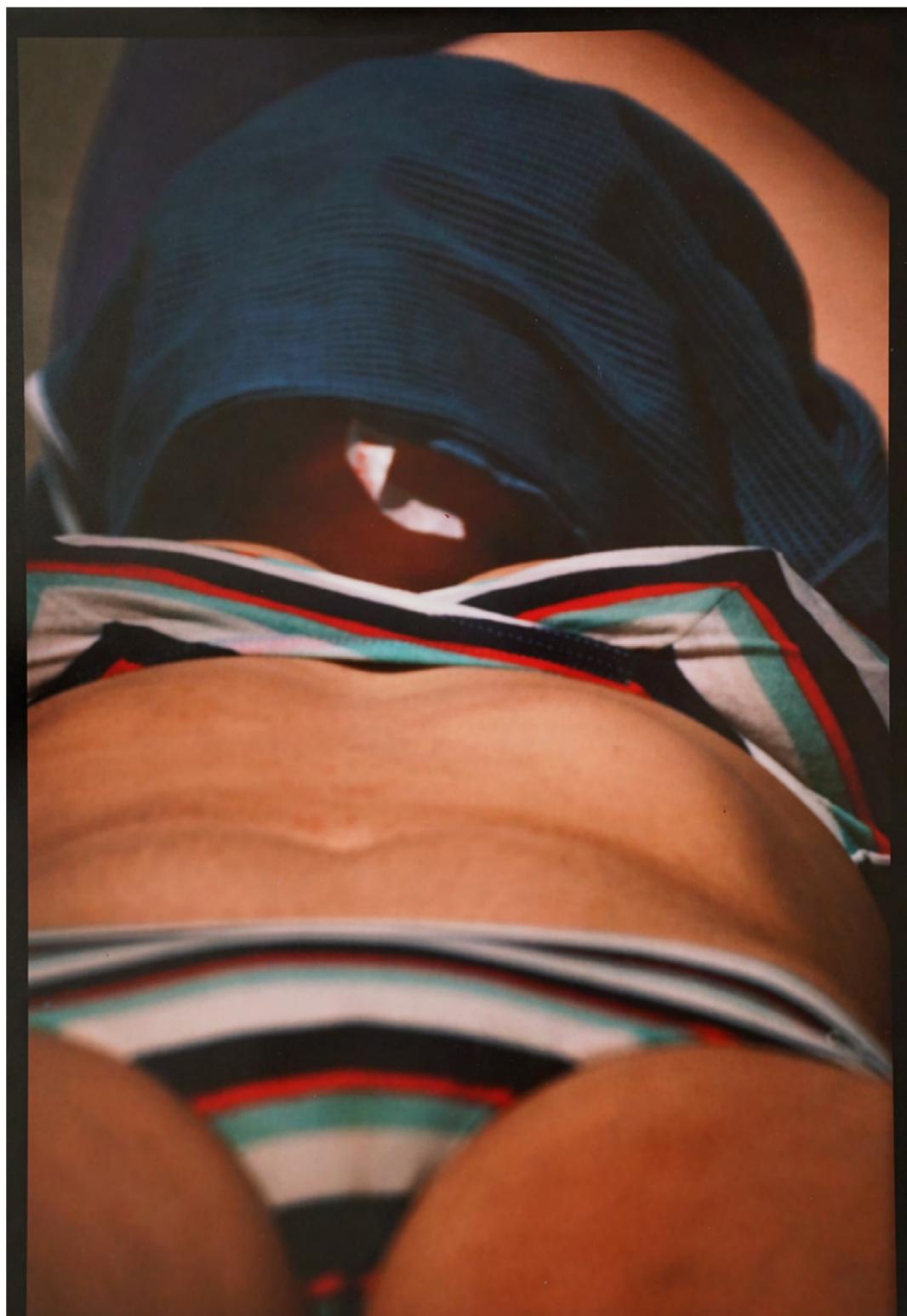
Cannes, 1982

William Klein

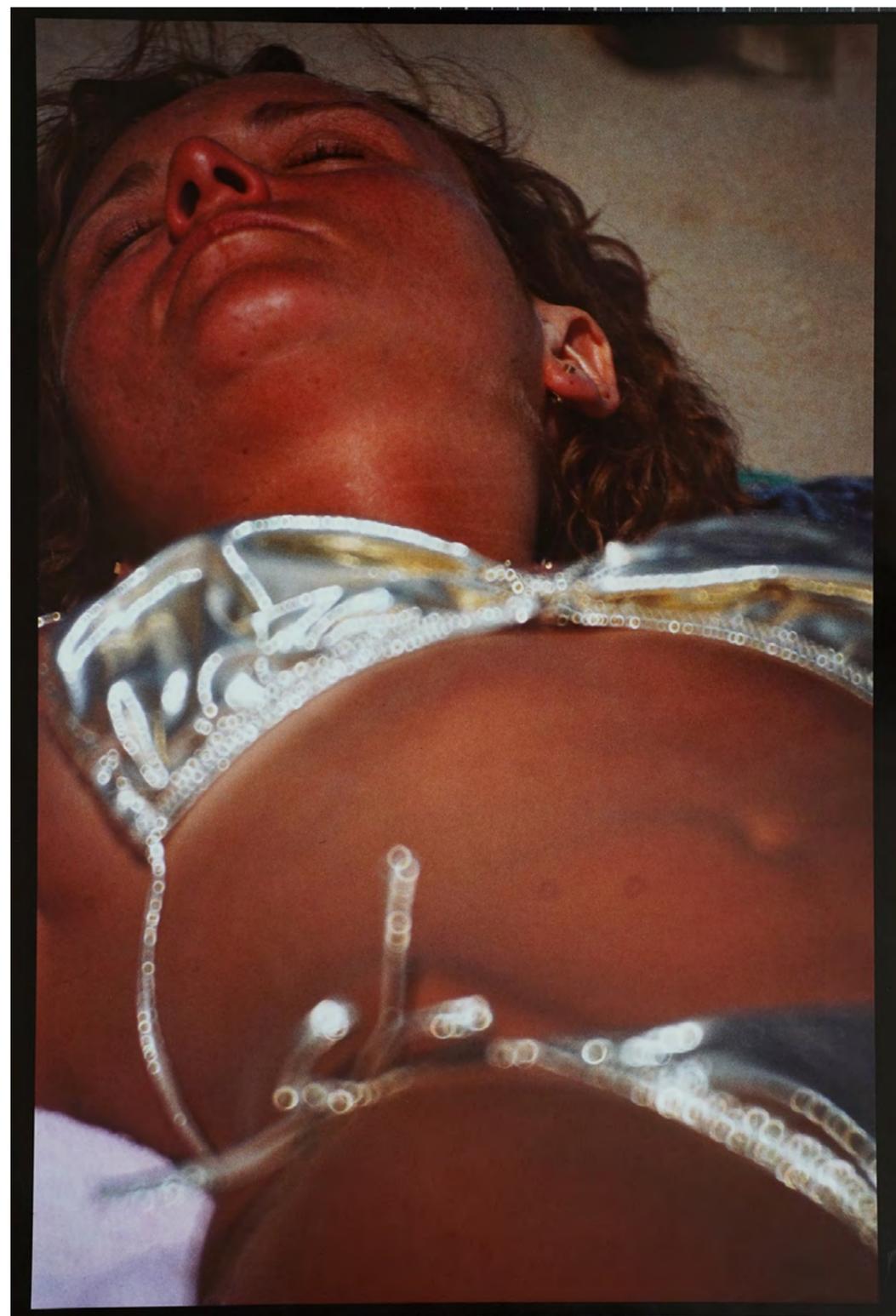
Série *Gisants*

Tirage couleur Cibachrome - circa fin des années 80.

50 x40 cm



Saintes-Maries-de-la-Mer, 1984



Maillot argenté, Saintes-Maries-de-la-Mer, 1984

Denis Roche



Un jour, lors d'une conférence j'ai écrit machinalement sur un morceau de papier : « J'écris pour être seul, je photographie pour disparaître. » Au fil du temps, j'ai compris que cette phrase était profondément vraie. Quand j'écris je suis seul, sans personne, à l'intérieur de moi, planqué, une véritable bénédiction ! Lorsque je fais un autoportrait, ce qui est impossible en littérature, je disparaiss, passe dans le temps au moment même où je tente de le prendre. Avec la photo, on montre, on fixe et on perd le temps. J'ai abandonné l'autoportrait que je pratiquais au retardateur pour me laisser le temps d'entrer dans la photo, d'aller m'y mettre. Ce n'est plus la peine, je m'efface devant le temps, il est bien plus fort que nous.

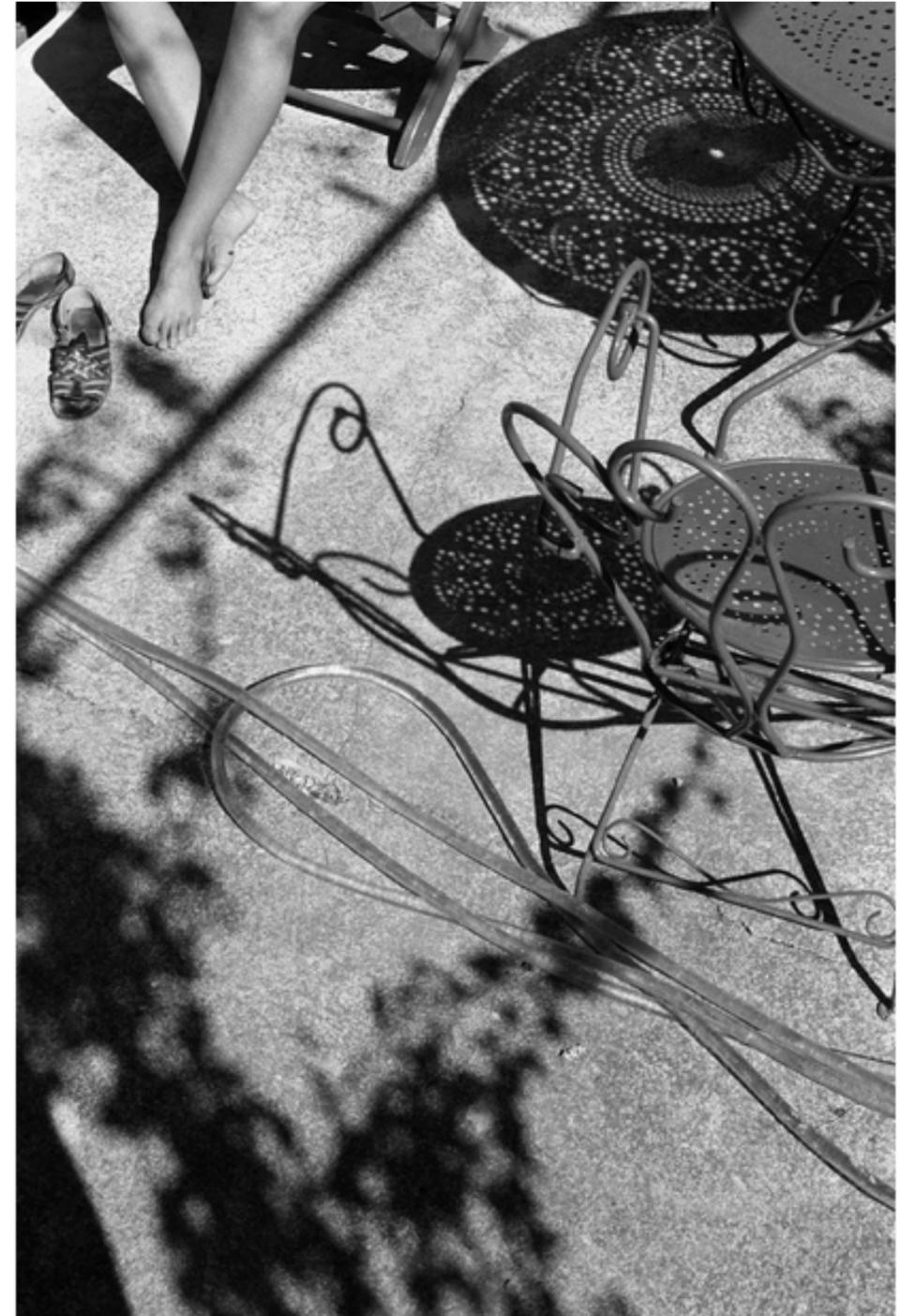
Denis Roche, interview dans l'Express, mai 2001

Denis Roche

Tirage argentique traditionnel réalisé par Guillaume Geneste La Chambre noire, Paris
Sous le contrôle de Françoise Peyrot Roche. Numéroté sur 15



15 juillet 1987, Nice St François
Tirage vintage disponible - [nous contacter](#)



5 août 1980. Eguilles, La Petite Bastide forte

Denis Roche

Tirage argentique traditionnel réalisé par Guillaume Geneste La Chambre noire, Paris
Sous le contrôle de Françoise Peyrot Roche. Numéroté sur 15



17 juillet 1977. Fiesole, Italie, Hôtel Aurora, chambre 11

Denis Roche

Tirage argentique traditionnel réalisé par Guillaume Geneste La Chambre noire, Paris
Sous le contrôle de Françoise Peyrot Roche. Numéroté sur 15



12 mai 1984, Paris, La fabrique



20 juillet 1989, Waterville, Irlande, Butler Arms hotel chambre 208

Pierre Canaguier



Vue d'accrochage lors de l'exposition *C'est quoi l'été pour vous ?* à la galerie (initialement prévue en mai, ouverte du 19 septembre au 29 octobre et prolongée jusqu'au 13 mars 2021).

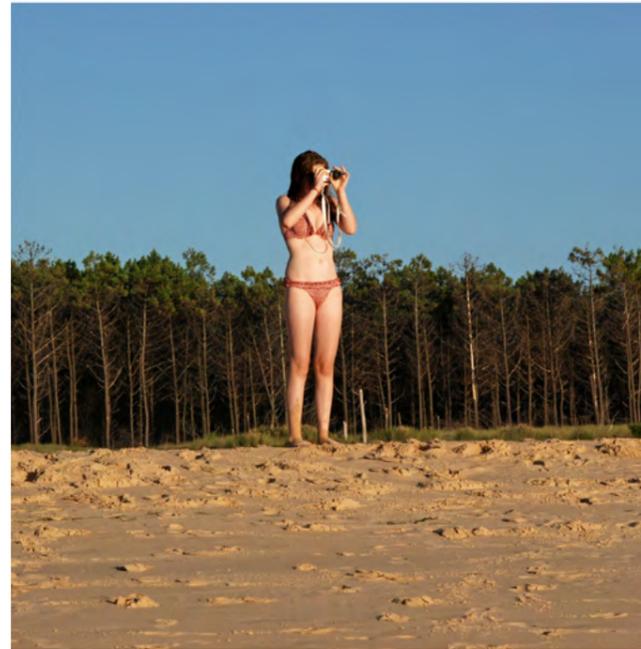


L'été, c'est changer ses habitudes. C'est photographier autre chose faute de savoir photographier autrement. Photographier la plage sous le soleil, les vacanciers. L'été c'est aussi la mer, la plage, la baignade...

Pierre Canaguier

Pierre CanaguierImpression pigmentaire sur papier baryté
Numérotée sur 10

Les randonneurs, le Pyla, 2019
25 x 25 cm (encadré 40 x 40 cm)



La jeune fille, le Pyla, 2013
12,8 x 12,8 cm (encadré 25 x 25 cm)



Le serviette de plage, Toulon, 2018
12,8 x 12,8 cm (encadré 25 x 25 cm)

Beatrix von Conta



Vue d'accrochage lors de l'exposition *C'est quoi l'été pour vous ?* à la galerie (initialement prévue en mai, ouverte du 19 septembre au 29 octobre et prolongée jusqu'au 13 mars 2021).



Je ne pensais pas me trouver à ce point dans l'embarras d'imaginer, visuellement, L'ÉTÉ. Ce que représente cette saison pour moi.

Un blanc, sans aucune image.

Sea, sex and fun, les clichés arrivent en escadrons, cartes postales avec l'azur du ciel, le clapotis de la mer, les plages bondées et l'odeur des sardines grillées.

Comment transposer ce qui, pour moi, ne sont que sensations et non images. Émergences de lointains souvenirs d'enfance. Frémissement d'un courant d'air sur la peau chaude, éblouissement par la lumière crue lorsqu'on quitte la fraîcheur de l'ombre, odeurs puissantes de sous-bois exposé à la chaleur estivale, sable brûlant sous la plante des pieds. Un certain bonheur.

Comment faire sentir que l'été est une enveloppe aux douceurs tactiles. Comme une écorce qui s'écaille l'automne venu.

Beatrix von ContaImpression pigmentaire sur papier Hahnemühle fine art pearl
Contre-collage aluminium. Encadrement caisse américaine, en chêne
Numérotée sur 5

Barrage du Ternay, 06-09-2019
60 x 40 cm



Barrage du Ternay, 06-09-2019
60 x 40 cm



Gabriel et l'arbre qui sent le chocolat, 28-08-2015
30 x 45 cm

Thomas Chable



Thomas Chable

irage argentique sur papier baryté réalisé par l'auteur. Contre-collé sur aluminium anodisé.
Encadrement caisse américaine, bois noir. Numéroté sur 9



Korem, Ethiopie, 2018
40 x 40 cm



Série Mopti, Mali - 2012
40 x 40 cm



Série Mopti, Mali - 2012
40 x 40 cm

COMMUNIQUÉ

Le Cnap est à Paris Photo

Le Centre national des arts plastiques (Cnap) est présent sur la foire avec un parcours des acquisitions, une exposition et une « Conversation ».



11.2021

Un nouvel élan ! Back on track!

10 solo shows inspirants
10 inspiring solo shows

Foires et événements off
Satellite fairs and events

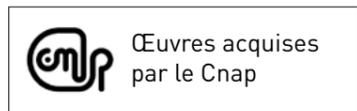
Cette année exceptionnellement, le Cnap a choisi de dédier un budget d'acquisition pour l'achat de plusieurs œuvres repérées en amont et présentées par les exposants. C'est un coup de pouce à la fois pour les artistes et les galeries qui ont particulièrement souffert pendant la pandémie. Cette initiative est doublée d'un engagement fort, puisque les œuvres acquises – signalées du label « Acquis par le Centre national des arts plastiques » – sont toutes réalisées par des femmes : Laurence Algèrter (Binôme), Juliette Agnel (Françoise Paviot), Heather Agyepong (James Hydman), Assmaa Akhannouch (Esther Woerdhoff), **Arièle Bonzon (Le Réverbère)**, Siân Davey (Michael Hoppen), Elsa & Johanna (La Forest Divoine), Maryam Firuzi (Silk Road), Flore (Clémentine de la Féronnière), Mikiko Hara (Miyako, Yoshinaga), Lebohang Kganyo (Afronova), Mame-Diarra Niang (Stevenson) et Mouna Saboni (127).

Tout comme le parcours, l'exposition *Corpus* est exclusivement consacrée à des artistes femmes. Pascal Beausse, responsable des collections photographiques du Cnap, a fait un choix dans les acquisitions réalisées entre 2017 et 2020. Examinant la question de la représentation du corps, la présentation réunit Florence Chevallier, Hannah Darabi, Farida Hamak, Mouna Karray, Fatima Mazmouz, Edith Roux et Anaëlle Vanel.

Troisième événement du Cnap à Paris Photo : une « Conversation » ayant pour thème la commande publique *Regard du Grand Paris* portée par le Cnap et les Ateliers Médicis, le 11 novembre à 18h30. Cette conversation animée par Pascal Beausse donne rendez-vous aux artistes Aurore Bagarry et Karim Kal et sera aussi l'occasion d'annoncer l'exposition qui rassemblera les 5 premières éditions en juin 2022 aux Magasins Généraux ainsi que dans l'espace public. Enfin ce sera l'occasion de lancer la nouvelle série de Podcast du Cnap intitulée *Collections sur écoute*.

Centre national des arts plastiques

[Lire l'article dans notre revue de presse en ligne \(lien\)](#)



Extérieur(s) - 2019

Dans le paysage, je suis toute petite.
Moi et mon œil, nous sommes tout petits.
Nous voyons des lignes et des surfaces, des couleurs et des matières, c'est immense.
Pour ainsi dire, c'est infini. Infini et temporel tout à la fois.
Ce sont des lieux qui deviennent des *instants* d'espace.
Ils me regardent, au passage, ils m'aspirent.
Je saisis brutalement que tout ce qui est là n'est là qu'une fois.
Cela m'appelle maintenant, je freine le flux, je regarde.

C'est là, et bien que ce soit loin, je m'y reconnais.
Cela fait appel en moi à des sensations, un plaisir oublié, des rêveries non
communiquées, à ce quelque chose qui fait de chacun de nous un être spécial.

Quand je regarde la photographie du paysage que j'ai retenue, je grandis soudain et je
vois l'immensité qui se rassemble dans le cadre.
Je me penche pour entrer dans la photographie.
Chaque miniature de paysage qui a bien voulu se laisser arranger dans ma boîte est
devenue un détail de ma mémoire enregistrée.

C'est grand, cela paraît petit, il faut observer pour voir ce qui est dedans et souvent on
ne comprend pas ce que l'on voit. C'est un paysage vu de ma tête.
Vu d'un point sans pareil, mon point de vue.
C'est de l'optique, mais pas que.
J'appelle cela l'*extérieur*.

C'est allongé, étiré, comme un espace qui se traîne en longueur, une prise de vue.
Sans blague ! Non. En vérité, pas question de *prise* car, à chaque fois, c'est moi qui
suis saisie.

Une forme qui offre son allongement, un panorama.
Quelque chose s'étire, puis s'ouvre et se referme, un rideau.
Cela a à voir avec le temps, la mécanique horizontale du paysage.
C'est très lent, au pays des escargots, il y passe un temps... indéfini.
L'espace changeant, au fil des heures, se répète et varie, sans arrêt.
Et puis soudain, tout se met en place, disons... presque un clin d'œil.

Soucieux ou souriant, l'*extérieur* paysage entre alors sans *barguigner* dans la petite
boîte noire, et apparaît bravement sur l'écran blanc du silence.

Blanc d'avant que quelque chose soit vu ou pensé.

Cric-Crac, « *Intérieur* », c'est dedans.
Clic-Clac, « *Extérieur(s)* », c'est dehors et dedans en même temps.

Pour sûr, ça nous ressemble !



2019 / Cayeux-sur-Mer, 18.05.12 - 15:01
30 x 45 cm



2019 / Le Tréport, 19.05.2012
30 x 45 cm



2019 / Au Cul de la Crâ, 09.12.2017 - 12:24
30 x 45 cm



2019 / Lyon, 27.12.2013 - 14:33
30 x 45 cm



2019 / Mancey, 13.04.2016 - 16:17
30 x 45 cm



2019 / Vers Honfleur, 09.12.2007 - 18:01
30 x 40 cm



2019 / Les Balouges, 18.09.2016 - 19:02
30 x 40 cm

Arièle BonzonSérie *Extérieur(s)*, 2019

Impression pigmentaire sur papier Baryta lumière et sur Epson mat. Numérotée sur 5



2019 / *Les Balouges*, 18.09.2016 - 19:02
30 x 45 cm



2019 / *Je ne sais plus où*, 11.09.2007
30 x 45 cm



2019 / *Bessuge-Gemaugue*, 03.10.2017 - 19:21
30 x 45 cm

Le Réverbère

Paris Photo 2021



La Région 
Auvergne-Rhône-Alpes

Nos remerciements pour leurs soutiens :
à Nathalie PERRIN GILBERT, adjointe au Maire de Lyon déléguée à la culture et
à Sophie ROTKOPF, Vice-présidente du Conseil régional Auvergne-Rhône-Alpes déléguée à la culture et
au patrimoine.